

Objekttyp: **AssociationNews**

Zeitschrift: **Ingénieurs et architectes suisses**

Band (Jahr): **118 (1992)**

Heft 23

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

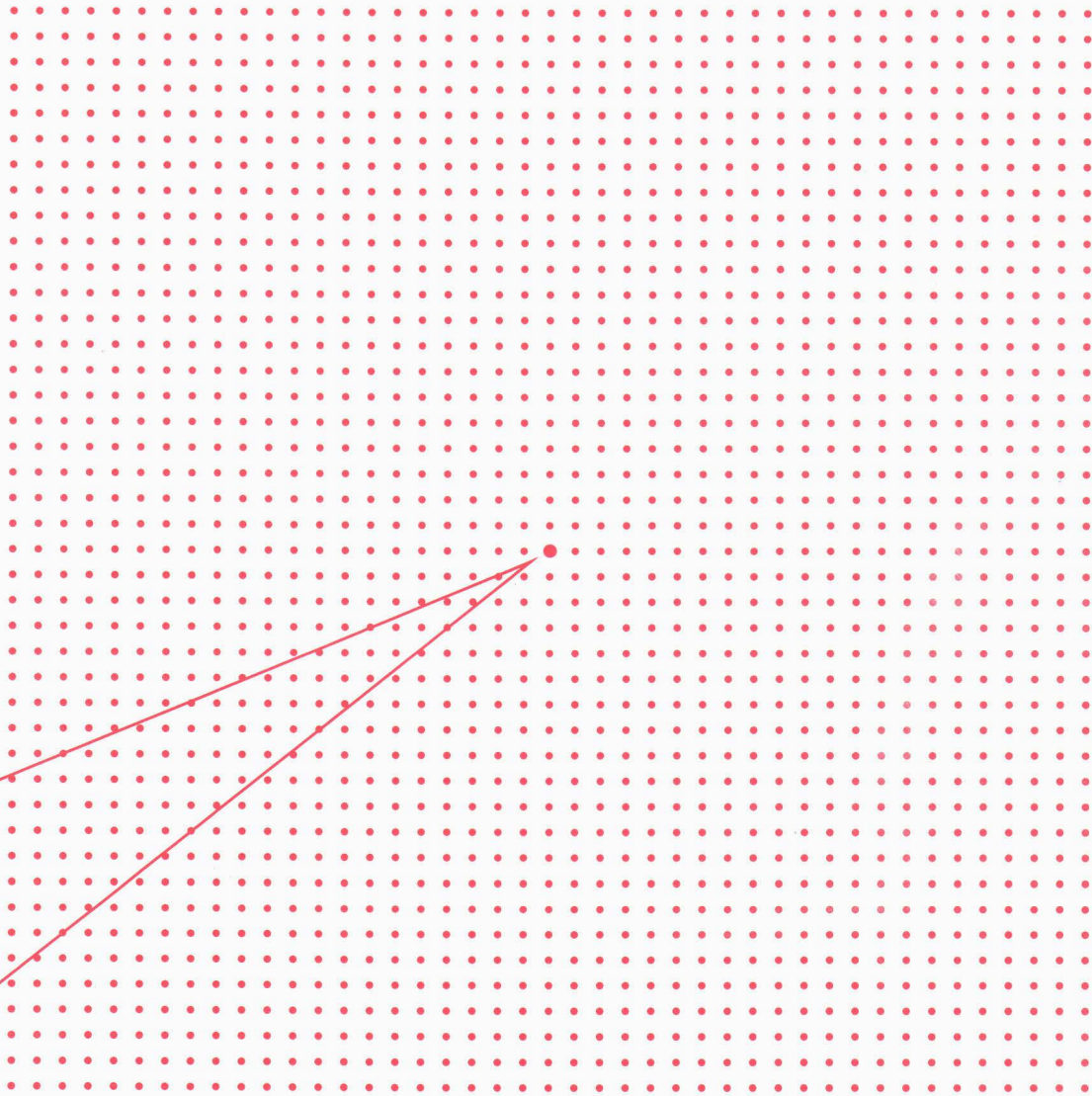
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

plate-forme



Simple, mais pas banal

Architectes et ingénieurs, la situation économique et politique actuelle nous contraint à repenser notre rôle et à revoir notre manière de répondre aux problèmes qui nous sont posés. A ce titre deux notions doivent particulièrement retenir notre attention.

Sur le plan économique, les préoccupations actuelles se résumant à un monde où rentabilité, délais et prix règnent en maîtres absolus et où culture, références et qualité de vie sont relégués au second plan.

A cela s'ajoute sur le plan politique un paramètre apparemment contradictoire, mais fondamental: notre relation à l'environnement. La prise de conscience de cette relation conditionne la manière dont nous allons agir à long terme. Les notions de production et de consommation ne sont plus considérées comme des facteurs isolés mais sont intégrées à une réflexion plus générale où recyclage, économie d'énergie, économie de moyens ont leur mot à dire. La notion de cycle complet est prise en compte.

Paradoxalement, le facteur économique sert de catalyseur à une réflexion plus fondamentale sur le second. En effet, de quelles armes disposons-nous pour contrecarrer, dans la situation actuelle, la progression apparemment irrémédiable des bâtisseurs clé en main que sont les mandataires généraux, les entreprises générales, intégrales ou totales avec leurs cohortes de spécialistes et leurs cortèges de solutions toutes faites? C'est la simplicité, mais une simplicité essentielle, synthèse d'une réflexion complexe où forme, fonction, technique, matérialisation sont l'objet d'une pesée de valeurs où rien n'est accepté d'emblée, où l'intelligence et le bon sens l'emportent sur la sophistication et l'effort inutile.

Pour combattre une situation conjoncturelle difficile, les arguments évoqués ci-dessus deviennent primordiaux dans notre action à long terme sur l'environnement. Par son essence même, ce dernier nous impose en effet sa logique de cycle complet qui n'est autre que la recherche perpétuelle d'une économie de moyens pour résoudre un besoin déclaré. Si

dans chaque projet, dans chaque acte de construire, nous revenons systématiquement à l'essentiel, le résultat serait la négation systématique de l'effort inutile que ce soit sur le plan formel, technique ou énergétique.

Même si ce n'est qu'au début de ce siècle que cette notion de "simple mais pas banal" fut reconnue dans notre société comme un exploit culturel et architectural prenant en compte les notions de changement, de développement, de transformation propres à la civilisation industrielle, on se rend compte aujourd'hui que ce sujet — au-delà de son aspect purement philosophique — redevient essentiel face aux préoccupations actuelles et à venir de nos professions et de la société dans laquelle nous agissons.

Si dans chaque projet, dans chaque acte de construire, nous revenons systématiquement à l'essentiel, le résultat serait la négation systématique de l'effort inutile.

IMPRESSUM

"plate-forme" est une publication de la SIA qui paraît une fois par mois en 1992 dans "Ingénieurs et architectes suisses".

Le groupe de travail Unitas est responsable de la rédaction et de la réalisation (Sybille Frey-Wetzel, Hans Jörg Fuhr, Nicolas Joye, Daniel Kündig, Caspar Reinhart).

"plate-forme", secrétariat général de la SIA, case postale, Selnaustrasse 16, 8039 Zurich, Tél 01/ 283 15 15

Interview

Conservateur du Musée d'ethnographie de Neuchâtel depuis 1980, Jacques Hainard porte un regard novateur sur cette discipline. Ses expositions se veulent des "facettes-miroirs" de la société: elles mettent en scène des objets de cultures et d'époques très différentes, jouent sur les associations d'images pour susciter le dialogue avec les visiteurs. Jacques Hainard a bien voulu nous parler de son rapport avec une architecture "simple, mais pas banale".

• *Jacques Hainard, pensez-vous qu'il existe un lien entre l'ethnologie et l'architecture?*

Absolument, un rapport très fort, très étroit. Toute société humaine génère des notions d'espace, de construit. Depuis toujours, l'architecture vernaculaire — qui peut être considérée comme une architecture sans architectes — a fait l'objet d'investigations poussées de la part des ethnologues. Même des projets qui ne semblent pas très élaborés, comme une tente ou un igloo, nécessitent un ordonnateur présidant aux destinées de l'établissement. L'occupation et la division de l'espace relèvent donc de l'ethnologie.

Aujourd'hui, les ethnologues s'intéressent de plus en plus à la manière dont les gens vivent dans une architecture donnée. Une étude passionnante vient d'être réalisée à Saint Quentin en Yvelines, dans la région parisienne, avec les habitants d'un grand ensemble réalisé par Bofill. Certains d'entre eux respectent le lieu créé par l'architecte, étant bien conscients qu'ils vivent "dans du Bofill", alors que d'autres le transgressent, redistribuent l'espace à leur manière, plantent des géraniums sur les balcons et mettent des rideaux aux fenêtres ... à l'encontre des consignes mêmes de l'architecte. Cet exemple montre bien ce que signifie "habiter un espace" et comment les habitants modifient parfois les messages du créateur.

• *Justement, pensez-vous que l'architecte ait un message à délivrer et si oui, celui-ci est-il correctement perçu par le grand public?*

L'architecte doit souvent "naviguer" entre des contraintes matérielles (coûts de construction, par exemple) et des aspirations métaphysiques. Ceci dit, il est évident qu'il délivre un

message, puisqu'il s'exprime à travers du visible. Par contre, je ne suis pas du tout sûr que ce message soit perçu par les utilisateurs. La majorité des gens ne savent pas lire l'architecture, tout simplement parce qu'ils n'ont jamais appris à le faire. Comme l'ethnographie, l'architecture est enseignée uniquement à l'Université et ne "parle" donc qu'à un nombre limité d'initiés. Il existe souvent un hiatus entre la vision de l'architecte et celle des habitants. Et il arrive que le signe l'emporte sur la fonction.

L'exemple des architectes de musées est parlant à cet égard: ceux-ci visent parfois à imposer la totalité du concept, jusqu'à la muséographie et à l'emplacement des vitrines, alors qu'ils devraient au contraire se mettre au service des artistes et des conservateurs. Ils peuvent signer l'enveloppe extérieure, mais l'espace intérieur doit servir les besoins des occupants.

• *Voulez-vous dire que l'architecte est devenu trop puissant?*

Dans certains cas, oui. Lorsqu'il cherche à imposer plutôt qu'à servir. Mais je suis bien conscient de l'ambiguïté de cette réponse. Et je me pose

Il me semble que les architectes manquent parfois d'une certaine expérience du terrain. Ils pourraient devenir plus ethnographes, en quelque sorte!

aussi cette question: faut-il répondre au goût du public ou le contraire, pour lui faire adopter des formes architecturales plus novatrices? Je dirais que tout cela dépend du vécu de l'utilisateur.

• *L'architecture peut-elle être simple, mais pas banale?*

Il est évident qu'une architecture bon marché, utilisant des matériaux simples, peut également être originale. En revanche, il me semble que l'architecture actuelle est souvent répétitive, met en avant des stéréotypes: voyez les lotissements, les villas mitoyennes. Et je me demande parfois si — plutôt que de faire du neuf à tout prix — il ne serait pas préférable de se servir d'exemples du passé qui ont fait leurs preuves. Pourquoi ne pas reprendre d'anciennes formules, privilégiant l'espace et la convivialité, dans lesquelles les gens se sentaient bien? En utilisant bien sûr des matériaux et des techniques d'aujourd'hui.

• *N'assiste-t-on pas à une certaine banalisation de l'architecture?*

C'est vrai, notre société a tendance à produire de la médiocrité. Règlements, plans d'urbanisme, normes, autorisations ... toutes ces contraintes musellent la créativité de l'architecte. Voyez une ville comme New York : elle nous offre des chocs visuels forts, des contrastes, une espèce d'anarchie. Il se passe quelque chose à chaque carrefour, avec de la vie, de la forme, du signe. C'est bien différent dans notre pays, où tout se fond dans une "couleur arsenal".

Finalement, en termes d'architecture, je crois davantage à un "despotisme éclairé" qu'à la démocratie. Des pays qui ont de grands projets, comme la France avec la Pyramide du Louvre ou l'Arche de la Défense, laissent des signes durables.

• *L'architecture doit-elle donc être dérangement?*

Bien sûr, dans un certain sens. Mais plutôt que d'être trop volontaire, trop créateur, l'architecte devrait parfois devenir utilisateur, se mettre à la place de

l'habitant futur. Observer le lever du soleil, le jeu de la lumière, l'organisation des circulations et de l'espace. A l'extrême, on devrait inciter les jeunes à partir vivre quelques temps dans des bidonvilles, pour leur demander ensuite : si vous deviez intervenir, comment feriez-vous? Il me semble que les architectes manquent parfois d'une certaine expérience du terrain. Ils pourraient devenir plus ethnographes, en quelque sorte!

Finalement, en termes d'architecture, je crois davantage à un "despotisme éclairé" qu'à la démocratie.

Manifestations

Dans le cadre d'une exposition annuelle, les diplômés et diplômées de la section architecture de l'EPFZ présentent les connaissances et les méthodes acquises durant leur formation, par le biais de projets qu'ils ont eux-mêmes élaborés. Ce choix de travaux de semestre et de diplôme illustre le déroulement des études menant à la profession d'architecte et se veut, en même temps, une prise de position de la section d'architecture face aux questions qui se posent aujourd'hui en matière d'architecture et d'urbanisme. A voir à Zurich, ETH-Hönggerberg, jusqu'au 13 novembre 1992.

Pour tous renseignements:
ETH-Hönggerberg
8093 Zurich
Tél. 01/377 28 85

La colonie Bata, à Möhlin, fait l'objet de l'actuelle exposition présentée par le musée d'architecture de Bâle. Il s'agit d'un des plus importants ensembles d'habitat et de loisirs implantés dans le Nord-Ouest de la Suisse au cours de ce siècle. L'exposition illustre la genèse et les aspects propres à cet aménagement, dont certaines constructions se caractérisent par une qualité architecturale hors du commun. D'autres documents se rattachent à la personnalité de Thomas Bata, le fondateur de l'entreprise, et aux méthodes de travail de celle-ci. Enfin, il est encore question de l'avenir de cette zone, aujourd'hui, pratiquement au chômage, la fabrication de chaussures à Möhlin ayant dû être abandonnée après soixante ans d'activité seulement. L'exposition est ouverte jusqu'au 22 novembre 1992.

Pour tous renseignements:
Musée d'architecture de Bâle
Pfluggässlein 3, 4001 Bâle
Tél. 061/261 14 13

Une simplicité à plusieurs degrés

Prenons une maison traditionnelle dans les Cyclades, une villa de Le Corbusier de la "période blanche", une villa de Luigi Snozzi, un immeuble d'entrepreneur et un projet d'étudiant.

Nous dirons de la première qu'elle incarne la simplicité de l'architecture vernaculaire: on appréciera la spontanéité de la forme, l'économie des moyens, l'immédiateté des solutions constructives, la belle mise en oeuvre des matériaux, la bonne adaptation à un usage qui traduit encore une tradition bien vivante, l'absence de décor superflu, l'intégration harmonieuse et naturelle de l'objet dans son environnement, etc.

Nous aurions là l'exemple d'une simplicité de premier degré, qui n'aurait pas été recherchée explicitement comme telle (qui ne résulterait donc pas d'un choix intentionnel entre plusieurs solutions possibles), mais où l'on reconnaîtrait comme un état de grâce des pratiques constructives. Architecture sans architecte, qui par cela même serait encore plus architecture que celle des architectes.

Puis vient un Le Corbusier, qui reçoit devant ce spectacle la révélation de l'essence de l'architecture: "l'architecture est le jeu

savant, correct et magnifique des volumes assemblés sous la lumière". Il n'est plus question de simplicité spontanée mais d'un jeu savant, dont le résultat pourtant se réduit à une manifestation de l'essentiel. Cette simplicité là est de deuxième degré: d'une part parce que Le Corbusier la définit après l'avoir reconnue incarnée une première fois dans une certaine architecture vernaculaire, mais aussi parce qu'elle est le produit d'un travail complexe de réduction de la multiplicité des déterminations du projet d'architecture à une seule et dernière détermination qui en même temps résume toutes les précédentes: la poésie d'une composition de volumes sous la lumière.

Puis vient un Luigi Snozzi, lequel rencontre dans sa propre quête d'une discipline de la pratique architecturale l'oeuvre exemplaire de Le Corbusier. La référence à Le Corbusier est un moyen pour lui de revendiquer l'héritage d'une figure fondatrice de l'architecture moderne et de confirmer au troisième degré la solidarité de l'ordre et de la simplicité, déjà affirmée une première fois par le maître.

On observe ainsi un jeu de relais, à travers lequel le statut de la simplicité ne cesse de se modifier. D'abord expression d'un état de grâce des pratiques spontanées, la simplicité devient le contenu de métalangages successifs: il s'agit de plus en plus d'une simplicité à propos d'autre chose, d'une simplicité qui fait référence, qui renvoie à autre chose à travers un nombre croissant de médiations. Ces quelques exemples suffisent à mettre en évidence le fait que le projet d'architecture se constitue comme culture en creusant progressivement une certaine distance réflexive par rapport aux pratiques spontanées et traditionnelles. L'architecture de projet construit autour des pratiques spontanées un véritable jeu de miroirs, qui fonctionne à la fois comme révélateur d'identité et comme instrument de communication; de telle sorte qu'une notion comme celle de la simplicité tend de plus en plus à être thématifiée dans l'ordre des signes et de moins en moins incarnée dans des données matérielles immédiates.

Le fait que la simplicité soit toujours dans le projet d'architecture une thématification de la simplicité par l'intermédiaire de

Il peut se produire que le message de la simplicité, du fait même qu'il est message, ne soit pas reçu parce que le destinataire en ignore le code ou qu'il ne le repère même pas comme geste sémiotique.

signes, d'images, de références, d'analogies, oblige à poser la question de la perception de la part de l'utilisateur ou du spectateur des œuvres construites. Il peut se produire que le message de la simplicité, du fait même qu'il est message, ne soit pas reçu parce que le destinataire en ignore le code ou qu'il ne le repère même pas comme geste sémiotique. Non seulement la production mais aussi la réception du message architectural fait intervenir une culture, une capacité de décodage, un sens de l'interprétation: de ce point de vue, on peut dire désormais que l'expression de la simplicité est une chose structurellement complexe.

Mais notre énumération n'est pas complète. Il faut encore examiner ce corpus de constructions qui sans ressortir à la spontanéité de pratiques traditionnelles n'appartient pas non plus au monde de l'architecture de projet, dans la mesure où il lui manque la dimension de la réflexivité. On l'appelle parfois dans l'historiographie "architecture d'entrepreneur". Ce serait une architecture de faiseurs voire d'exécutants plutôt que de questionneurs et de cher-

cheurs. Un mélange d'ambition culturelle et de scepticisme à l'égard des formes et des signes fait que pour eux la question de la pertinence ne se pose jamais: tout ce que l'on sait faire justifie qu'on puisse le faire, quel que soit le contexte. L'architecture d'entrepreneur est par excellence éclectique. Qu'elle ait l'apparence de la simplicité ou qu'elle soit surchargée de décor ou d'emprunts stylistiques, elle reste simple dans son contenu conceptuel. Le jeu de miroirs qu'elle construit ne communique rien qu'on ne sache déjà, les références manipulées ne permettent pas de cerner une identité nouvelle dans un dialogue critique avec le passé. On aurait affaire ici à une simplicité de premier degré, mais masquée par une apparence de deuxième ou de X-ème degré, et par cela-même privée de la grâce de la spontanéité pure.

Enfin (mais cette exploration schématique n'est évidemment pas exhaustive), il faut prendre en considération le projet d'étudiant, qui à force d'efforts pour se garder de pratiquer une simplicité de premier degré, et en l'absence d'une maîtrise réelle de la complexité, débouche sur une complexité brute qui est

l'absence d'architecture tout court. L'apprentissage va alors consister à acquérir une certaine familiarité avec les outils de contrôle de la complexité, notamment avec l'usage des signes, des langages et des symboles, qui permettent de mettre en perspective l'inconnu sur un fond de connaissances, le nouveau sur un arrière-plan de traditions, l'individualité d'une situation ou d'un programme sur un tableau de catégories typologiques et historiques. Lorsque la complexité est élaborée, il est normal qu'elle se présente de plus en plus sous les traits de la simplicité, mais cette simplicité là exprime désormais l'efficacité d'un savoir, l'ampleur d'une compétence. C'est un paradoxe que l'enseignement a parfois de la peine à transmettre, que la solution d'un problème complexe ne doit pas nécessairement être elle-même compliquée pour lui correspondre, mais qu'au contraire, un problème est d'autant mieux résolu que sa complexité se trouve réduite au niveau de la solution.

Sylvain Malfroy

Non seulement la production mais aussi la réception du message architectural fait intervenir une culture, une capacité de décodage, un sens de l'interprétation.